

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

3 | 2008
Varia

Corin Braga, *Le paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental*

Anna Caiozzo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6743>
ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2008
Pagination : 425-428
ISBN : 978-2200-92445-4
ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Anna Caiozzo, « Corin Braga, *Le paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2008, mis en ligne le 14 janvier 2010, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/6743>

Tous droits réservés

de cette œuvre ou des œuvres qui lui sont proches. On pourra toutefois se faire une idée approximative de la *Visio Pauli* en lisant la traduction française de l'*Apocalypse de Paul* due à Cl. et R. Kappler et parue dans le premier volume des *Écrits apocryphes chrétiens* de la Bibliothèque de la Pléiade (1997). Mais il faut savoir que la *Visio* opère des coupes dans certains passages, de même qu'elle introduit des interpolations dans d'autres, comme c'est par exemple le cas du motif – très répandu dans la littérature médiévale des « visions » – du pont qui sert à mettre à l'épreuve les âmes supposées y transiter.

En conclusion, on peut dire que cette édition destinée au spécialiste comble une vraie lacune dans la recherche sur ce texte, qui, malgré son extraordinaire importance pour la culture et l'imaginaire médiéval, est resté étrangement oublié des spécialistes du Moyen Âge après l'édition partielle et désormais dépassée de Theodore Silverstein, publiée en 1935. Lenka Jiroušková propose ici une édition fondée pour la première fois sur toute la tradition manuscrite latine (ainsi qu'allemande et tchèque) en l'accompagnant d'une monographie proposant, avec compétence, sur plusieurs points des résultats hautement originaux et qui ne pourront que marquer profondément la recherche à venir.

Claudio ZAMAGNI,
Université de Genève.

Corin BRAGA, *Le paradis interdit au Moyen Âge. La quête manquée de l'Éden oriental*, préface de Jean-Jacques Wunenburger, Paris, L'Harmattan, 2004, III-404 p., 22 cm (« Littératures comparées »). — Corin BRAGA, *La quête manquée de l'Avalon occidentale*, Paris, L'Harmattan, 2006, 371 p., 22 cm (« Littératures comparées »).

Les deux passionnants volumes que nous offre Corin Braga s'inscrivent dans la tradition inaugurée naguère par Rudolph Wittkower, Jurgis Baltrusaitis et plus récemment Claude-Claire Kappler, sur la constitution d'un imaginaire relatif au merveilleux et plus précisément ici à la quête paradisiaque menée par les Occidentaux durant le Moyen Âge. Ce paradis issu du « jardin des dieux » et des banquets d'immortalité devint, sous l'influence des croyances juives, un espace clos interdit aux mortels. En effet, selon l'auteur, le monothéisme juif « provoque l'effondrement des rituels et des scénarios héroïques vouant la quête paradisiaque à l'échec, scénario repris par le christianisme en dépit des tentatives gnostiques de restaurer les mythologèmes originels ».

Le premier volume consacré à « l'Éden oriental » propose avec minutie et érudition la genèse du jardin d'Éden et les différentes versions « chrétiennes » de la quête manquée : celle des ancêtres fondateurs Adam et

Ève, puis celle des moines et des mystiques chrétiens, et enfin les gestes romancés de l'époque des croisades.

La démarche de l'auteur est une véritable synthèse sur tous les mythes ayant présidé à la construction d'une image du paradis aux confins orientaux du monde comme lieux à la fois eschatologiques et promesses d'accomplissement personnel. Elle vise principalement à analyser la quête sotériologique dans sa dimension topographique (voies d'accès et évolution de sa localisation). Le paradis originel, royaume terrestre d'éternité offert aux hommes par Dieu fut cependant définitivement fermé à Adam et Ève après le péché ; ces derniers, d'après les récits apocryphes de la *Genèse*, tentèrent désespérément d'en retrouver la voie, accompagnés de leur fils Seth. Fermé à tous les hommes jusqu'au jugement dernier, il fut cependant ouvert par la faveur divine à deux privilégiés, Hénoc et Élie, comme signe tangible de son existence.

La notion même de paradis se dégrade en consacrant comme tel tout jardin exceptionnel connu, et la quête aboutit ainsi à la visite de « paradis artificiels », celui que visite saint Macaire, un anachorète du désert égyptien ou trois autres moines, Théophile, Serge, Hygine. Toutefois, ces récits particuliers donnant accès au paradis (ou considéré comme tel), seraient, d'après Corin Braga, à mettre en relation avec une évidente contamination du schéma irlandais du voyage maritime conduisant à l'île des bienheureux, et en rupture avec les croyances patristiques des premiers siècles sur le paradis terrestre.

En effet, le lecteur découvre bientôt que le jardin d'Éden, interdit aux hommes depuis la chute, est devenu un lieu que les Pères de l'Église, Irénée de Lyon, Tertullien, Origène, voire saint Augustin, se représentent comme un espace immatériel et intermédiaire abritant les âmes des justes dans l'attente de la parousie finale, avant qu'ils ne soient conduits au véritable jardin, dans leurs corps retrouvés cette fois. Cet espace, saint Augustin le nomme pour sa part « sein d'Abraham ». Physique, mystique et allégorique, le jardin des délices est progressivement devenu un perpétuel mirage, peut-être pour permettre l'émergence d'un autre lieu rempli de promesses, le paradis céleste révélé par le Christ.

Devant cet amer constat et la perspective d'un vide probable, le lecteur peut légitimement s'interroger sur la raison d'être de quêtes paradisiaques globalement vouées à l'échec. L'analyse des types de quête y répond partiellement : de la geste d'Alexandre aux récits des voyageurs – missionnaires et diplomates européens du XIII^e siècle – à la recherche du royaume du Prêtre Jean, substitut de paradis dans cet Orient consacré terre du merveilleux et horizon de toutes les ambitions humaines jusqu'à la fin du Moyen Âge.

Le second volume, centré sur le monde celtique et ses mythologies de l'au-delà, est une étude thématiquement plus ciblée qui retrace l'histoire de l'eschatologie irlandaise depuis les origines du peuplement jusqu'à la « contamination » chrétienne ; ce recentrage du paradis vers les extrémités

occidentales du monde demeure cependant fortement influencé par « la matière d'Asie », selon l'heureuse expression de l'auteur.

Dans un premier temps, le paradis est un lieu souterrain que seul l'acteur du voyage initiatique peut découvrir en se livrant par exemple à l'extase ; il est ainsi accueilli dans un monde aristocratique où des rois tels les Tuatha De Danann, qui règnent sur terre comme dans l'au-delà, et offrent leur fille en mariage au voyageur prisonnier, désormais condamné à l'éternelle jeunesse au pays des morts, ou à la mort immédiate au pays des vivants. Cette conception élitiste de l'au-delà est bientôt remplacée, sous l'influence de l'Église, par une dimension « horizontale » : le monde souterrain déclassé est dévolu aux enfers, alors que le paradis se transporte dans les îles de l'océan. Le Mag Mell, paradis celte, englobe alors les paradis maritimes, les royaumes engloutis et les îles fabuleuses. Ces lieux de féeries situés dans des espaces presque tangibles « apportent une vive infusion d'optimisme eschatologique » (p. 157). Mais, comme le souligne l'auteur, la christianisation du matériel celtique, de la vision du druide à celle du moine, permet l'émergence d'un autre lieu, les enfers intermédiaires irlandais, sans doute à l'origine du purgatoire catholique, mais aussi l'enfer lui-même, que l'on entrevoit avec ses supplices.

Par ailleurs, dépassant la vision de l'Orient, comme terre d'élection du paradis terrestre et au-delà du particularisme du monde celte, les Occidentaux recentrent l'horizon de leurs espoirs perdus sur l'Occident lui-même, dans une démarche inverse — que l'auteur appelle « la migration du paradis d'Orient en Occident » — et ce au travers d'un imaginaire transcendé par la matière de Bretagne, désormais christianisée et sublimée par la quête du Graal. Le déplacement se poursuit encore plus loin, plein ouest, à la fin du Moyen Âge pour s'accomplir dans les Indes occidentales où se transposent avec Colomb tous les mythes et *mirabilia* de la matière d'Asie. D'oriental, le paradis deviendrait-il alors résolument « extrême occidental », au-delà d'un autre océan, après un éphémère recentrage sur l'Occident chrétien ?

De l'Orient à l'Occident, terrestre, céleste, souterrain, maritime, toutes ces visions du paradis s'offrent à notre imaginaire et sont mises à notre portée pour que nous découvriions les méandres et les territoires inconnus que les voyageurs du temps nous ont laissés pour rêver.

On pourra peut-être regretter l'absence d'une comparaison, même brève, avec les imaginaires orientaux, ceux de l'eschatologie préislamique puis ensuite islamique. Si le paradis des Musulmans est situé dans les cieux, en dessous du Trône de Dieu — les sept terres étant dévolues aux enfers —, dans le monde zoroastrien il aurait existé, comme dans le monde celte, un paradis souterrain accessible au seul initié qu'évoque Franz Grenet dans un article passionnant (« L'entrée du paradis est à Samarkand. Les données mythiques de la chronique persane locale », *Studia Asiatica* VI 2005, n° 1-2, p. 1-21), en dehors des guides messianiques de l'eschatologie shi'ite étudiés par Mohammed Ali Amir Moezzi, et aux lieux d'apparition particulièrement emblématiques d'une structure commune de l'imaginaire, on

peut signaler une dimension plus éclectique de la quête paradisiaque, celle des marins, des géographes et des cosmographes du monde musulman médiéval qui bâtirent eux aussi des paradis perdus (ibn al-Faqîh al-Hamadhânî, Gharnâtî, Qazwînî...). La principale différence, qui mérite d'être soulignée, est que le héros oriental, Iskandar (Alexandre le Grand) ou le navigateur anonyme, par exemple, transportent le lecteur vers des paradis insulaires doubles, à la fois situés en Orient (dans les mers d'Inde et de Chine) et en Occident (dans les îles et contrées paradisiaques, Canaries). Dans ces périples s'inscrit de surcroît une dimension mystique qui les mènent vers les peuples eschatologiques, Gog et Magog, ou les cités idéales des confins là encore occidentaux et orientaux du monde (Jabulsâ, Jabulka) qui annoncent le paradis céleste et, au fond, l'Orient musulman réalise, quoique schématiquement, la synthèse d'une image du paradis. Notons enfin que la montagne cosmique assimilée au paradis est un lieu où convergent à la fois les croyances orientales et occidentales.

Ainsi, comme Corin Braga l'a montré avec un regard novateur et érudit, si le paradis terrestre est résolument perdu, le paradis céleste, dans sa dimension mystique, revêt pour l'explorateur la forme d'une promesse, voire d'une certitude.

Anna CAIOZZO,

Université Paris 7 – Denis Diderot.

Stéphan GEONGET, *La notion de perplexité à la Renaissance*, Genève, Droz, 2006, 484 p., 26 cm (« Travaux d'Humanisme et Renaissance », 412).

Ce travail imposant naît d'un pari aussi risqué qu'ambitieux, celui de sonder les remous de la conscience, d'explorer les turbulences de l'intériorité. Pareille interrogation philosophique trouve cependant une pertinence historique : époque de rupture, de crise confessionnelle, de guerres fratricides, le XVI^e siècle est enclin aux doutes, aux questionnements, bref à la perplexité. L'emploi du terme au singulier masque en vérité un pluriel : si la perplexité au sens psychologique du terme trouve un répondant à la Renaissance, elle revêt des acceptions spécifiques, notamment juridique, théologique ou morale, que Panurge, figure privilégiée par Stéphan Geonget, semble subsumer. La matière est donc riche et de fait inexplorée : la bibliographie rabelaisienne reste béante sur la question alors que les études générales, surtout germaniques et anglo-saxonnes, n'abordent pas le sujet au XVI^e siècle. D'où la volonté de l'auteur de faire l'archéologie de la notion, à tout le moins dans les deux premières parties de l'ouvrage, respectivement consacrées aux définitions juridique puis théologique du terme, et à leur illustration dans la littérature contemporaine. La troisième partie s'attache, pour sa part, au cas de Panurge, dont la perplexité singulière ne